

Le opere di Patrizia Bonanzinga

Rigore e spontaneità, questi inconciliabili estremi coesistono nelle fotografie di Patrizia Bonanzinga, matematica di formazione ma capace di acclimatarsi in culture altre con immediatezza priva di calcolo. Lo sguardo coglie le proporzioni segrete che rendono un'immagine a sua volta trappola dello sguardo altrui; l'istinto sceglie l'istante essenziale al racconto. Stenografa così realtà rese trite dall'agguato incombente della "cartolina". Opera una sintesi ad ogni scatto. E il filo di questa ricerca è il Tempo.

Chiunque sia stato in Cina se ha antenne si accorge prima o poi che il tempo vi scorre in modo diverso. Per i sociologi il tempo altro non è che un fenomeno intersoggettivo, quella cosa che implicitamente gli abitanti di un luogo hanno convenuto fra di loro che sia. Un'attesa, una corsa, un viaggio a ritroso. Esso emana dalla qualità della vita quotidiana di un popolo. Tutto ciò che si affastella sopra a questa qualità del vivere è irrilevante. Per questo il dono dell'orologio fatto da Matteo Ricci all'imperatore si staglia nella storia come un evento incongruo. Poiché non scandiva lo scarto tra il tempo della chiesa e il tempo del mercante o quello del contadino, l'orologio era inutile, ribadiva una tautologia e, come un metronomo era tutt'al più una curiosità. Questa leggenda di una Cina senza tempo è riaffiorata negli anni cento volte e persino in un poema in prosa di Baudelaire si incontra un missionario in Cina che chiesta l'ora ad un ragazzo resta a bocca aperta quando questi la legge nell'occhio di un gatto qualsiasi. La sottigliezza della fenditura della sua pupilla è più precisa di una lancetta. Gli storici della cronometria si ostinano ancora a non voler riconoscere che gli orologi vennero inventati dai cinesi, secoli prima di noi. Poi vennero dimenticati, semplicemente. Needham ne ha fornito la prova e Antonino Forte ne ha persino arretrato la data.

Patrizia Bonanzinga fa a meno di questa aneddotica futile, le basta cogliere in un'istantanea l'ombra della mano del Buddha nel mudra della misericordia mentre scorre pigra sulle pieghe della veste scolpita nella roccia delle grotte di Yungang, linee pure come le lemniscate di una meridiana disinteressata all'oggi, al dopo, al prima. Utile solo a indicare il sempre. Il tempo ha sgretolato tuttavia gli stucchi che mascheravano i fori delle impalcature dove operarono gli artefici della statua. A quella costellazione regolare fanno riscontro in altre foto i fori dei proiettili forse risalenti alla rivoluzione culturale, visibili ai piedi di altre statue erose fino a essere irriconoscibili, segnate anche dalle intemperie della Storia. Oppure coglie altri segni del tempo, quartieri grigi che presto scompariranno come erano apparsi per fare posto ad altre contrefigure di cemento in un crescendo illusorio che non scalfisce il ritmo interno, umano, come sa chiunque in Cina sia stato, senza fretta.

Durante i suoi anni in Cina memore forse anche delle ardue matematiche Patrizia ha rintracciato i gangli, gli snodi, quelle che si usa chiamare le in varianti. Con abilità narrativa, va all'essenziale, e ogni sua inquadratura è già una storia, e una sequenza è uno scheletro di un film a venire. Si vede il suo libro sulla *Via del carbone*: c'è una regista inconsapevole di sé in quelle mètope essenziali che raccontano una vicenda e la trasportano fuori dal tempo. La solidarietà guida la morfogenesi di queste immagini asciutte, dirette, umane.

Carlo Laurenti, sinologo, saggista, cineasta

testo di presentazione alla mostra Cina Sena Tempo Hutong Gallery

Roma, maggio 2005

Les œuvre de Patrizia Bonanzinga

Rigueur et spontanéité sont les inconciliables extrêmes coexistant dans les photographies de Patrizia Bonanzinga , mathématicienne de formation mais aussi capable de s'acclimater rapidement à d'autres cultures. Le regard saisit les proportions secrètes rendues par l'image qui , à son tour, devient piège du regard d'autrui ; l'instinct choisit l'instant essentiel du récit, sténographiant ainsi des réalités rendues ressassées par le danger de la « carte postale ». Elle exerce une synthèse à chaque déclic, le fil conducteur de cette recherche étant le Temps.

Quiconque ayant visité la Chine se rendra facilement compte que le temps y passe de manière différente. Pour les sociologues le temps n'est autre qu'un phénomène intra -subjectif c'est-à-dire une chose implicitement établie entre eux par les habitants d'un lieu. Une attente, une course, un voyage à reculons. Ceci émane de la qualité de la vie quotidienne d'un peuple. Tout ce qui s'entasse sur cette qualité de vivre est insignifiant. Pour cette raison le don de l'horloge fait par Matteo Ricci à l'empereur se découpe dans l'histoire comme un évènement incongru. Puisqu'il ne marquait pas l'écart entre le temps de l'église, le temps du marchand ou du paysan, l'horloge était inutile, confirmait une tautologie et tel un métronome, n'était autre qu'une simple curiosité. Cette légende d'une Chine sans temps refait souvent surface au cours des années ; même Baudelaire , dans un de ses poèmes en prose, réfère d'un missionnaire qui ayant demandé l'heure à un jeune garçon ,reste bouche bé lorsque celui-ci la lit dans l'œil de n'importe quel chat ; la finesse de la fente de sa pupille étant plus précise que l'aiguille d'une montre. Les historiens de la chronométrie s'obstinent encore à ne pas vouloir reconnaître que les horloges furent inventées par les chinois bien des siècles avant nous et furent ensuite tout simplement oubliées. Needham en a fourni la preuve et Antonino Forte en a même reculé la date.

Patrizia Bonanzinga se passe bien de ces anecdotes futiles, il lui suffit de saisir en une instantanée l'ombre de la main du Bouddha dans le mudra de la miséricorde, alors que celle-ci glisse paresseusement sur les plis de l'habit sculpté dans la roche des grottes de Yungang. Lignes pures comme les lemniscates d'une méridienne indifférente à l'aujourd'hui, l'après, l'avant. Utile seulement pour indiquer le toujours. Le temps cependant a effrité les stucs qui camouflaient les trous des échafaudages où travaillaient les auteurs de la statue. A cette constellation régulière correspondent d'autres photographies, les trous des projectiles datant peut-être de la révolution culturelle, visibles aux pieds d'autres statues érodées jusqu'à en être méconnaissables et marquées elles aussi par les intempéries de l'histoire. Ou bien elle saisit d'autres signes du temps, quartiers gris qui bien vite disparaîtront comme ils étaient apparus pour faire place à d'autres contre-figures en béton dans un crescendo illusoire qui ne raye aucunement le rythme interne humain, comme le savent ceux ayant été en Chine soit sans se presser.

Pendant les années passées en Chine, peut-être se souvenant de ses mathématiques ardues, Patrizia a retrouvé les centres, les nœuds, et ceux qu'on dénomme les invariants. Avec habilité narrative elle va à l'essentiel, chaque encadrement devenant une histoire et chaque séquence la trace d'un film. On voit son livre sur *La Via del Carbone* [La voie du charbon] ; dans ces métopes essentielles qui racontent un évènement et les transportent hors du temps, il y a un metteur en scène inconscient de soi. La solidarité inspire la morphogénèse de ces images sèches, directes, humaines.

Carlo Laurenti sinologue, essayiste, cinéaste

Texte de présentation de l'exposition *Chine Sans Temps* Hutong Gallery
Rome, Mai 2005